



Spécial Liban
**Le Pays
du Cèdre
dans tous
ses états**

6 décembre 2009
Journée
de la Règle d'Or

Plus que connectés



La technologie moderne a révélé aux yeux de tous quelque chose qui depuis toujours fait partie de la nature de l'Église. Malgré toutes les divisions que cette Église a connues au cours de l'histoire, nous croyons que l'Église est «une».

En tant que «corps un» du Seigneur Jésus Christ, la nature interconnectée de l'Église est devenue plus visible, car ce qu'une communauté chrétienne réalise dans son environnement propre a un effet et rejaillit sur les autres, aussi éloignées que celles-ci semblent être. C'est pourquoi, ce qu'une Église décide peut avoir des conséquences pour toutes les autres Églises dans le monde. Et étant donné la diversité des environnements de chacune d'elles, une décision, une prise de position d'une Église particulière est susceptible de faire du tort à une autre, sans que cette autre soit consciente de l'existence d'un problème et puisse avoir la moindre influence sur cette décision ou prise de position. Cela signifie qu'en tant que communautés chrétiennes dans le monde, nous sommes responsables les uns des autres bien plus que nous ne l'étions auparavant ou avions le sentiment de l'être dans le passé, puisque maintenant les communications et les nouvelles avec leurs conséquences sont rapides et immédiates.

Cette réalité présente à la fois un défi et une bénédiction. Le défi, c'est la vaste diversité du corps de l'Église. Des différences quant à la culture, la langue, l'histoire et la théologie ont fait qu'il était presque impossible de considérer les Églises comme identiques. Ces différences ont fait que des parties du corps du Christ se sont senties étrangères les unes des autres. Le défi actuel consiste donc à reconnecter les parties entre elles et à les présenter à nouveau les unes aux autres. C'est là l'objectif du mouvement œcuménique, ce qu'il a essayé et essaie encore de réaliser avec un succès certain. Mais le véritable défi consiste à faire que toutes les diverses Églises se mettent d'accord sur un objectif ultime, celui de réaliser de manière non équivoque le souhait du Seigneur Jésus Christ dans sa prière «que tous soient uns». La plupart des pays du monde ont établi une séparation entre l'Église et État. Dans nos pays cependant, les forces politiques exercent une influence lourde sur les décisions des Églises; cela a comme effet que la vision de l'avenir d'une telle unité est trouble, l'objectif incertain et apparemment hors de portée. Le défi principal demeure.

La bénédiction, d'autre part, c'est cette même diversité combinée aux vastes possibilités des communications modernes. Nous n'avons pas besoin de nombreux mois pour «retourner à Jérusalem» comme l'a fait l'apôtre Paul pour serrer la main aux autres disciples et les ren-

contrer autour d'un problème d'Église. Nous pouvons nous parler et nous écouter en temps réel! Nous pouvons nous présenter à nouveau à toutes les autres Églises, quel que soit l'éloignement géographique. Nous pouvons parler et écouter bien au-delà de notre envie de le faire! Nous allons bénéficier de cette bénédiction dès que nous déciderons de poursuivre cet ultime objectif. L'une des manières de faire, c'est de prendre contact avec les Églises concernées par un domaine précis avant de prendre une décision qui concerne ce domaine.

Étant basé au Liban, et responsable d'Églises situées dans d'autres pays, j'ai pris davantage conscience des limites que la politique impose à notre Église. Mais il est aussi possible de mettre à profit nos situations et la politique pour être de réels témoins de l'amour de Dieu et de l'unité de son Église, en utilisant ces bénédictions de manière plus responsable. Rappelons-nous que, en tant qu'Église de Jésus Christ, nous sommes plus que connectés les uns aux autres, et rendons cela visible où que nous soyons.

MGRDITCH KARAGOESIAN

président de l'Union des Églises évangéliques arméniennes au Proche-Orient, à Beyrouth



Règle d'Or:

« Tout ce que vous voulez que les gens fassent pour vous, faites-le vous-même pour eux ! »

Jésus dans Matthieu 7,12

Une famille chrétienne protestante au culte à Zahle.

(Photo Albert Huber)



Une rare spécificité Toutes les religions du monde

Quand on parle de «mosaïque des religions» au Liban, il ne s'agit pas seulement de dire que toutes les religions du monde sont représentées dans la population de ce pays. Par rapport au fait religieux, le Liban a des spécificités bien à lui. Elles se résument en deux mots: diversité et communautarisme. Il y a au Liban une diversité de longue date, encore que cette diversité historique ne concerne que les trois religions dites monothéistes ou abrahamiques: judaïsme, christianisme, islam. Ce sont les trois grandes religions officiellement reconnues par l'État libanais. La diversité ne s'arrête pas là: à l'intérieur de chacune des trois grandes traditions religieuses, il y a des différences étonnantes, voire déroutantes; et la diversité des traditions à l'intérieur du christianisme comme de l'islam est reconnue, quasiment consacrée par l'État libanais. Cela se fait sous la forme du communautarisme, une manière de gérer la diversité qui vient de loin (l'Empire romain déjà), mais qui est assez étrangère à nos sociétés européennes et américaines modernes.

Le système communautaire

Le Liban est un pays de communautés. Certains emploient le terme de «confessions», moins adéquat (voir encadré «Confessions ou communautés?» en page 4). Dans le système libanais, les communautés jouent un rôle qui, chez nous, est dévolu à l'État: le Liban n'a pas de code civil (à l'instar d'Israël et de la plupart des États arabes), et tout ce qui relève du «statut personnel» (naissance, mariage, héritage) est du ressort des communautés.

Les communautés sont chargées de l'enregistrement des naissances. L'enfant qui naît est inscrit sur les

registres de sa communauté, qui à son tour transmet ces données à l'état civil de la République. Du point de vue de l'État, il n'y a donc pas d'individu sans appartenance religieuse. Un enfant qui ne serait pas inscrit dans une communauté n'existerait pas au regard de l'État, et il ne pourrait ni être scolarisé ni, plus tard, obtenir la carte d'identité libanaise. Pour éviter cela, les parents cherchent à tout prix à inscrire leur enfant dans une communauté, même s'ils se sentent personnellement à distance de leur communauté d'origine. Les communautés sont également chargées de tout ce qui touche au mariage. Il n'y a pas de droit matrimonial commun à tous les Libanais. Chaque communauté édicte son code matrimonial. Dans les cas de mariages mixtes, le couple doit choisir une des deux communautés d'appartenance pour y célébrer le mariage; du coup, le droit de cette communauté s'appliquera au couple. Or, les différences entre les droits matrimoniaux peuvent être considérables. Elles ne touchent pas seulement à la polygamie (interdite par les communautés chrétiennes, autorisée sous strictes conditions par les communautés islamiques), mais aussi à l'éventuelle cessation du mariage. Les communautés catholiques ne reconnaissent que l'annulation, pas le divorce (sur l'existence de communautés catholiques au pluriel, voir encadré «Dix-huit communautés» en page 5). Les communautés orthodoxes et la communauté protestante (voir encadré «Et les protestants?» en page 5) accordent le divorce sous certaines conditions. Les communautés islamiques reconnaissent le divorce selon le droit islamique. Par ailleurs, l'État libanais reconnaît et enregistre tout mariage civil conclu dans un État étranger; certains couples mixtes adoptent cette solution.

LA MOSAÏQUE RELIGIEUSE LIBANAISE ENTRE DIVERSITÉ ET COMMUNAUTARISME.

Un musulman chiïte dans les rues de Beyrouth.
(Photo Albert Huber)

nautés reconnues a été augmenté, dans le but de n'exclure personne de la citoyenneté; ce processus a continué après l'indépendance, pour arriver au chiffre actuel de 18 communautés.

Le Pacte de 1943, conclu au moment de l'indépendance, répartit les plus hautes fonctions de l'État entre les plus grandes communautés: le président de la République est chrétien maronite, le président du Conseil des ministres musulman sunnite, et le président de l'Assemblée nationale musulman chiïte. Cette disposition a été inscrite dans la Constitution lors de sa révision à Taëf en 1989. Les députés à l'Assemblée nationale sont également élus selon leur appartenance communautaire, avec un contingent précis pour chaque communauté. Des règles en partie non écrites instaurent un savant dosage des postes ministériels selon l'importance de chaque communauté. Les postes de hauts fonctionnaires sont également attribués dans un souci scrupuleux de l'équilibre entre communautés.

Une société cloisonnée et ouverte

La société libanaise est à la fois cloisonnée et ouverte. Elle est cloisonnée, car chaque communauté cherche forcément à préserver ses acquis. En plus de ce que lui attribue le système officiel, elle cherchera à développer ses propres institutions éducatives et médicales, ceci autant pour répondre aux besoins internes à la communauté que pour rayonner au-delà, en offrant ses services. Il est donc possible (mais pas obligatoire) d'être protégé et encadré par sa communauté dans tous les domaines de la vie. La guerre du Liban (1975-90) a renforcé ce cloisonnement. Mais la société libanaise est également ouverte. L'hospitalité est une tradition, également envers les étrangers et les membres d'autres communautés ou religions. Dans bien des lieux de travail et de vie sociale, les communautés et les religions se mélangent.

En tout cela, le facteur géographique a une grande importance. Car en-dehors des diversités communau-

●●● Les questions d'héritage sont également du ressort des communautés. Mais ici, il existe une loi de la République, qui s'applique de manière facultative: les communautés chrétiennes ont annulé leurs lois respectives au profit de la loi étatique, alors que les communautés islamiques ont conservé leurs droits respectifs.

Communautés et politique

Le système communautaire est hérité de l'Empire ottoman. Pendant son mandat sur le Liban (1920-1943), la France a réformé le système sans l'abolir. Chaque communauté a dû définir son droit de manière précise, par écrit. Une structure semblable a été imposée à chaque communauté, avec un Conseil supérieur et un tribunal religieux (compétent en matière de statut personnel). Le nombre de commu-

Confessions ou communautés ?

En arabe, on utilise le mot **taïfa**. Il est parfois traduit par « confession ». Il est vrai que la taïfa se définit sur fond d'une tradition religieuse, et que les noms qui leur sont donnés correspondent exactement aux schismes hérités du passé, en islam comme en chrétienté (voir encadré ci-contre « Dix-huit communautés »). Mais on n'est pas membre d'une taïfa parce qu'on confesse une croyance quelconque. On peut être athée et membre d'une taïfa. On est membre d'une taïfa par la naissance, et toute sa vie, on doit être membre d'une taïfa (on peut éventuellement en changer). Et pourtant, la taïfa garde sa dimension religieuse. Passer d'une taïfa chrétienne à une taïfa islamique ou vice-versa (c'est légalement possible dans les deux sens) équivaut à une « conversion », un changement de religion. Cette notion qui unit les facteurs religieux, culturel et civique, sans pour autant exiger la foi personnelle en Dieu, ne peut être rendue que par le mot de communauté.

Dix-huit communautés

Dix-huit communautés: ce chiffre impressionnant est le fruit de l'histoire. Depuis le Moyen-Âge, les montagnes du Liban ont été un refuge pour les groupes chrétiens ou musulmans minoritaires qui fuyaient la persécution (maronites, druzes, chiïtes). Il y a une communauté juive, très peu nombreuse aujourd'hui. Quatre communautés islamiques: sunnite, chiïte, druze, alaouite; les chiïtes sont aujourd'hui les plus nombreux, mais historiquement les sunnites tenaient le haut du pavé. Chez les chrétiens, cinq anciennes traditions: grecque, syriaque (langue araméenne de l'ouest), assyrienne (langue araméenne de l'est), arménienne et copte (égyptienne). Assyriens et coptes sont issus d'une immigration plutôt récente. Les Arméniens sont venus surtout depuis les massacres de 1915. Les traditions les plus anciennes au Liban sont celles de langue grecque et syriaque. A cela s'ajoutent les efforts entrepris par les catholiques romains dès le XVI^e siècle pour regagner la loyauté des chrétiens orientaux. Cela a abouti à la création de plusieurs Églises catholiques « uniates », une pour chaque tradition orientale, conservant sa liturgie et son droit canon (notamment en matière de mariage des prêtres) mais reconnaissant la primauté de l'évêque de Rome. Un cas particulier est constitué par les maronites: tradition syriaque particulière, ils se sont réfugiés au Liban pendant le Moyen-Âge; dès le XVI^e siècle, ils se sont rapprochés ensemble de Rome, sans qu'il n'y ait de schisme parmi eux. Les maronites constituent la communauté chrétienne la plus nombreuse au Liban, et jusqu'à la guerre de 1975, la plus influente politiquement. Après les maronites, ce sont les grecs-orthodoxes qui sont les plus nombreux, suivis des grecs-catholiques (tous ont traduit leur liturgie en arabe). Notons encore l'existence d'une petite communauté catholique latine (rite catholique occidental de chez nous) et de la communauté protestante, également très peu nombreuse.

Et les protestants ?

Les Églises partenaires de l'ACO au Liban se rattachent à la mouvance protestante/évangélique. Au Liban, les deux adjectifs sont synonymes et s'appliquent à l'ensemble de ceux qu'on appelle chez nous protestants ou évangéliques: presbytériens arabes, congrégationalistes arabes, congrégationalistes arméniens, anglicans, Church of God, baptistes, Alliance chrétienne missionnaire, nazaréens, pentecôtistes... Toutes ces Églises forment ensemble la taïfa évangélique. Tous les protestants/évangéliques tiennent à distinguer clairement l'appartenance à l'Église et l'appartenance à la taïfa. Chaque Église a sa liste de membres « communiant » qui ont manifesté leur adhésion à la foi à l'âge adulte (par confirmation ou par baptême d'adulte). Par contre, pour inscrire un enfant sur les registres de la taïfa, il suffit que l'un des deux parents au moins ait un lien avec une Église protestante/évangélique. Le baptême n'est pas requis.

taires, et sans se confondre avec elles, il y a les diversités régionales. Les identités régionales ont toujours été très typées au Liban. Mais elles ont connu de grands bouleversements lors de la guerre de 1975 à 1990. Des populations entières ont été déplacées. Le résultat est une plus grande homogénéité communautaire dans la plupart des régions. Cela mène au cloisonnement et, conjugué aux blessures non cicatrisées de la guerre, à la méfiance de l'autre. Mais il reste des régions mixtes, où chrétiens et musulmans cohabitent. Cette cohabitation peut être vécue de façon très positive. Mais c'est loin d'être le cas partout. C'est pour cette raison que lorsque des Libanais parlent de leurs expériences avec l'autre, on peut entendre des sons de cloche très différents: méfiance, peur, frustration face à une ambiance faite de fermeture réciproque... et joie de l'amitié, de la convivialité, du partage.

MARC SCHOENI

ancien envoyé ACO à la NEST, faculté de théologie à Beyrouth

Musulmans sunnites
en prière à la nouvelle mosquée
Hariri de Beyrouth.
(Photo Albert Huber)



Dans un quartier du vieux Beyrouth.
(Photo Albert Huber)



Un point de vue libano-suisse

Les chrétiens du Liban et la politique

UN ENTRETIEN AVEC LE PÈRE PIERRE BOU ZEIDAN

Pierre Bou Zeidan est un chrétien libanais, de rite melkite (ou grec-catholique). A l'âge de 17 ans, répondant à une vocation, il est entré dans l'ordre libanais maronite. Il a étudié le journalisme et la théologie. Depuis deux ans, le père Pierre Bou Zeidan réside en Suisse, où il est prêtre de la paroisse catholique-romaine de Moutier (Jura bernois).

Père Pierre, quand on parle des « chrétiens et de la politique », ici en Suisse ou en France, on pense à l'engagement personnel de chrétiens dans tel ou tel parti, tel législatif, tel exécutif, ou, plus souvent, au manque d'intérêt pour la politique. Plus rarement, on se posera la question de savoir s'il y a une politique spécifiquement chrétienne, ou une manière spécifiquement chrétienne de faire de la politique. Qu'en est-il, à cet égard, au Liban ?

Tout d'abord, j'aimerais souligner que pour des raisons historiques, politique et religion sont forcément imbriquées au Liban. Tout le système politique, tel que défini par la Constitution, est fondé sur l'appartenance communautaire. La citoyenneté passe par l'appartenance à une communauté religieuse. Les députés à l'Assemblée nationale sont élus selon des quotas communautaires. Depuis la révision de la Constitution à Taëf (1989), les députés musulmans sont en nombre égal aux députés chrétiens, mais de 1943 à 1989, la proportion des députés chrétiens était de 60%. Sans parler de la répartition des fonctions les plus importantes entre les principales communautés (voir l'article « La mosaïque des religions » p. 3-5).

Les musulmans et les chrétiens vivent différemment cette situation. Du côté musulman, il n'y a guère de

remise en question de cette imbrication du politique et du religieux. Pour les chrétiens, c'est à double tranchant. D'un côté, tant que dure ce système, chaque communauté tend naturellement à préserver ses droits acquis, à défendre son pré carré. Mais par ailleurs, un nombre croissant de chrétiens vit ce système communautaire comme quelque chose d'imposé. Un certain courant chrétien, bien représenté parmi les élites intellectuelles, aspire à une séparation du religieux et de la cité. L'idéal serait de créer et de consolider un État de droit consacrant l'égalité des citoyens devant la loi. Un tel État de droit protégerait les minorités. Mais il faut dire qu'en l'état actuel des choses, le système de quotas communautaires est la seule protection dont disposent les chrétiens, devenus de fait minoritaires; il serait suicidaire de l'abandonner avant que l'État de droit soit pleinement établi dans la constitution et dans les mœurs.

Concrètement, quels changements introduire pour parvenir à cet État de droit ?

L'égalité de chacune et de chacun en tant que personne devrait prendre le pas sur les droits des communautés. Il faudrait supprimer les disparités criantes entre les droits matrimoniaux, par exemple le fait que les musulmans peuvent être polygames, alors que les droits matrimoniaux des communautés chrétiennes consacrent la monogamie. Idéalement, il faudrait le même droit matrimonial pour tous. Mais cela ne peut pas se faire du jour au lendemain. Voyez-vous, le Liban souffre d'un mal profond: la méfiance à l'égard de l'autre. Faire une proposition de réforme, c'est s'exposer au soupçon de nourrir des intentions cachées à l'encontre d'autres communautés. Pour

dépasser cela, il faudrait un nouveau contrat social. Soyons clairs: le Liban ne pourra jamais être un pays laïque à la manière de la France. Mais on pourrait, par exemple, remplacer les quotas communautaires au niveau de l'élection des députés par un système bicaméral: une chambre basse où les députés seraient élus au nombre de voix, indépendamment de leur appartenance communautaire; et une chambre haute où chaque communauté aurait le même nombre de sénateurs.

En Suisse, le système bicaméral (Conseil national et Conseil des États) est réputé pour sa lenteur...

Si on veut aller vite, il faut faire comme Kadhafi! La démocratie prend du temps.

Ce que vous dites est-il représentatif de tous les chrétiens libanais ?

Vous savez, il y a une diversité incroyable parmi les chrétiens libanais. À un extrême, il y a les partisans d'une laïcité à la française. À l'autre extrême, il y a les partisans du cloisonnement communautaire. Et il y a tout entre les deux. D'ailleurs, aujourd'hui, les clivages au Liban ne sont plus entre chrétiens d'un côté et musulmans de l'autre. Il y a un clivage, chez les musulmans, entre sunnites et chiites, qui est très inquiétant. Les chrétiens, eux, sont partagés entre les deux principales tendances politiques qui divisent le pays, à l'intérieur même des communautés, voire des familles.

Culturellement, il y a eu un grand changement au cours des vingt dernières années. Quand j'étudiais le journalisme il y a 20 ans, tous les jeunes écoutaient des chansons françaises ou anglaises. Aujourd'hui, c'est la chanson arabe qui a la cote chez les jeunes tant chrétiens que musulmans. Culturellement, le Liban d'aujourd'hui est beaucoup plus ancré dans le monde arabe qu'il y a une génération. Les langues européennes, français et anglais, sont de moins en moins bien maîtrisées par les jeunes. L'arabe littéraire, d'ailleurs, n'est pas mieux maîtrisé. Il s'agit d'une culture populaire et non littéraire. Le Liban aujourd'hui est beaucoup plus tourné vers les pays du Golfe que vers l'Occident. Cela correspond aux nouveaux mouvements migratoires. Beaucoup de Libanais trouvent du travail dans le Golfe, alors que l'Europe se ferme à l'immigration.

Justement, on entend souvent dire que les chrétiens du Liban jouent un rôle de pont entre l'Orient et l'Occident. Est-ce encore vrai ?

Disons que les chrétiens libanais étaient appelés à jouer ce rôle. Je ne sais pas s'ils l'ont fait ou pas.

Avons-nous réussi à jouer ce rôle-pivot dans le dialogue des cultures? La guerre du Liban (de 1975 à 1990) montre le contraire. C'est un échec, une faillite.

Et aujourd'hui? N'y a-t-il pas les prémices d'un renouveau du dialogue des cultures, au Liban? Que dire de la floraison des forums de dialogue islamo-chrétien ?

Cela reste entre les quatre murs des colloques et des congrès. Cela ne touche pas le peuple. Le potentiel œcuménique et interreligieux est grand au Liban. Mais est-il vraiment exploité au niveau populaire? A ce niveau-là, les préjugés mutuels sont aussi forts que jamais.

Que conclure ?

Une note d'espoir: dans la configuration politique actuelle, les chrétiens jouent un rôle d'équilibre, de balancier, voire de pont, entre les sunnites et les chiites. Pour cette raison, chacun des deux camps parmi les musulmans accorde une importance vitale à la continuité de la présence chrétienne au Liban.

**PROPOS DU PÈRE PIERRE BOU ZEIDAN
RECUEILLIS PAR MARC SCHOENI**



« Culturellement, il y a eu un grand changement. Il y a 20 ans, tous les jeunes écoutaient des chansons françaises ou anglaises. Aujourd'hui, c'est la chanson arabe qui a la cote chez les jeunes tant chrétiens que musulmans. » (Photo Albert Huber)

La NEST au centre de Beyrouth.
(Photo Albert Huber)



Le Forum de pensée islamo-chrétienne à la NEST à Beyrouth (1) Un lieu de dialogue original

LE LIBAN REÇOIT PLUS QUE SON LOT DE VICISSITUDES POLITIQUES, MAIS IL JOUIT AUSSI DE LA RICHESSE D'UNE SOCIÉTÉ OUVERTE, MULTI-RELIGIEUSE, QUI OFFRE DE VASTES PERSPECTIVES POUR LE DIALOGUE ISLAMO-CHRÉTIEN. DE NOMBREUX GROUPES ET ORGANISATIONS SONT ACTIFS DANS CE DOMAINE. MAIS LE DIALOGUE A AUSSI LIEU AU QUOTIDIEN, DANS LES QUARTIERS, LES BUREAUX, LES ENTREPRISES, LES UNIVERSITÉS, ET MÊME DANS LA SPHÈRE POLITIQUE.

Dans ce contexte marqué par une offre abondante, la Near East School of Theology (NEST) cherche à cultiver une spécificité : le dialogue théologique, au travers du Forum de pensée islamo-chrétienne. Le Forum privilégie le « dialogue de vérité », fort de la conviction que la coexistence respectueuse et la vraie solidarité entre musulmans et chrétiens ne peuvent être atteintes qu'à travers une discussion ouverte sur les fondements de nos croyances respectives. Le « dialogue de vie », tellement nécessaire pour vivre pacifiquement nos différences au quotidien, doit englober le « dialogue de vérité » si nous voulons apprécier à leur juste valeur les efforts des uns et des autres pour adorer Dieu et servir leur prochain.

Dans cette optique, le Forum organise des rencontres de dialogue deux à trois fois par an, et ce depuis 2002. Ces événements, très bien suivis, ont permis d'entendre certains des penseurs les plus en vue dans le dialogue islamo-chrétien, au Liban et au-delà, tout en permettant à de jeunes chercheurs libanais d'apporter de solides contributions. En guise d'échantillon, voici deux de ces événements.

En novembre 2005, deux penseurs indiens, Asghar Ali Engineer et K. C. Abraham, se sont retrouvés à Beyrouth pour deux jours de dialogue. Le Dr. Engineer a développé une théologie islamique de la

libération. Au début du VII^e siècle (époque où Mohammed a reçu la révélation, nldr), la société marchande de La Mecque opprimait les pauvres ; il y avait également un vide spirituel. Par ailleurs, la société arabe maltraitait les esclaves et les femmes. Le Dr. Engineer a montré comment le Coran et le ministère prophétique de Mohammed, par la vérité spirituelle de l'unité de Dieu et son message de justice sociale, ont contribué à améliorer la situation. Quant au Dr. Abraham, il a exhorté les personnes engagées dans les relations interreligieuses à promouvoir les alliances entre progressistes dans les différentes traditions religieuses, afin de contrer les courants fondamentalistes. Il a aussi appelé de ses vœux le développement d'une spiritualité de la libération qui comble le vide de sens que laisse derrière elle la modernité laïque. Dans le cadre d'une vision spécifiquement chrétienne, le Dr. Abraham a souligné la pertinence de la doctrine de la Trinité - qui est une « unité en communauté » - comme antidote aux modèles hiérarchiques de relations ; il s'agit de nourrir une « unité pluriforme ». Il a également élaboré une vision de la mission comme solidarité avec tout ce qui donne la vie ; ceci englobe l'action militante pour la libération et la justice pour les pauvres et les opprimés. Ces deux exposés ont soulevé des questions quant à l'utilisation des textes sacrés pour construire des visions de libération de l'humanité.

Les enjeux d'interprétation ont également été au cœur d'une autre contribution, celle de Cheikh Chafic Jaradi, directeur de l'Institut de connaissance sapientiale pour les Études religieuses et philosophiques, un centre chiite à Beyrouth. Cheikh Jaradi avait choisi pour titre « La critique des textes religieux ». Il a d'abord passé en revue les catégories islamiques traditionnelles pour l'interprétation du texte coranique. Les musulmans croient que le Coran est un texte divin, un texte révélé, auto-subsistant, infallible

et sans corruption. Pour cette raison, a-t-il expliqué, les musulmans pensent généralement que l'approche historico-critique (qui pose la question de l'historicité des textes, voire de leur véracité théologique, nldr) n'est pas pertinente pour l'étude du texte coranique. Cheikh Jaradi a poursuivi en explorant les tentatives faites par divers spécialistes musulmans pour appliquer les méthodes critiques modernes, en observant que beaucoup restait à faire pour adapter ces méthodes au contexte islamique. La communauté islamique médiévale a adapté avec succès la logique et la philosophie grecques pour les intégrer à sa pensée religieuse. Aujourd'hui, il y a besoin d'une démarche semblable en rapport avec les méthodes modernes d'investigation.

Cheikh Jaradi a conclu en citant le verset « Ne méditent-ils pas sur le Coran ? Si celui-ci venait d'un autre que Dieu, ils y trouveraient de nombreuses contradictions » (Sourate 4, verset 82, dans la traduction de D. Masson, Paris 1967). Cheikh Jaradi a lu ce verset comme une invitation à dépasser l'héritage du littéralisme qui pèse sur la pensée islamique et à aborder le texte en faisant usage de méthodes critiques. Mais il ne prône pas une désacralisation du texte. Au contraire, a-t-il dit, c'est précisément en vertu de son caractère sacré, miraculeux, que le Coran nous invite à l'analyser et à le lire de manière critique. La discussion qui s'est ensuivie a montré que Cheikh Jaradi n'était peut-être pas prêt à aborder le Coran avec les mêmes méthodes que les spécialistes de la Bible. Mais il n'a pas manqué d'appeler les musulmans à progresser dans l'investigation critique du texte coranique.

Le genre de dialogue que nous avons vécu avec les Drs. Engineer et Abraham, et avec Cheikh Jaradi, peut être difficile et exigeant, surtout quand il s'agit de soumettre des convictions profondes concernant Dieu et la révélation au regard des membres d'une autre religion. Le courage et la solidité des participants au Forum sont d'autant plus remarquables. Ils n'en sont pas restés à des platitudes inoffensives, mais ils ont parlé du fond du cœur et ont répondu sans animosité à des questions difficiles.

Le simple fait de lutter dans l'expression de nos propres convictions et de leurs conséquences, avec des personnes de convictions et de traditions différentes, est en soi quelque chose de positif. Le but n'est pas de trouver un terrain commun, même si les participants au Forum ont été ouvert-e-s aux points communs qui ont émané des discussions. Le but est de rechercher ensemble la vérité, dans des relations ouvertes



qui mettent en jeu de grandes différences de convictions, des relations à même de supporter les tensions nées de ces différences sans recourir à la manipulation ou à la violence. Ce faisant, nous rendons témoignage au Dieu qui crée et soutient nos vies, et nous rendons à Dieu la gloire qui lui est due.

JON HOOVER (2)
traduit de l'anglais par Marc Schoeni

(1) Ce texte reprend pour une grande part l'introduction, du même auteur, à *Hivar al-haqiqa min ajl al-hayat ma' an/ Dialogue of Truth for Life Together*, vol 2. Beyrouth : Nest Publications, 2008, p.7-8 et 10-12.

(2) De nationalité américaine par naissance (mais issu d'une famille suisse mennonite) et suisse par mariage, Jon Hoover a obtenu un doctorat en études islamiques à l'Université de Birmingham en 2002 ; il a enseigné au Caire, puis à Beyrouth, à la Near East School of Theology (NEST) depuis 2004 ; dès

« Trouver un terrain commun, rechercher ensemble la vérité, dans des relations ouvertes qui mettent en jeu de grandes différences de convictions, des relations à même de supporter les tensions nées de ces différences sans recourir à la manipulation ou à la violence. » (D. R.)

La Near East School of Theology (NEST)

La NEST, à Beyrouth, est l'une des œuvres de nos Églises partenaires au Moyen-Orient. Elle est soutenue par l'ACO-Fellowship. Fondée au départ par les missionnaires protestants américains pour former des pasteurs locaux, la NEST est devenue pendant la guerre du Liban une œuvre de quatre Églises protestantes d'Orient (et non plus une œuvre américaine). Elle continue d'exercer son mandat initial de former, à un bon niveau théologique, les ministres de diverses Églises protestantes au Moyen-Orient, mais ce mandat s'est élargi récemment au dialogue interreligieux, grâce au Forum dont il est question dans le présent article.



Antélias au nord de Beyrouth : église arménienne au siège du Catholicossat arménien apostolique de Cilicie. (Photo Albert Huber.)

Ils sont 10 % d'Arméniens au Pays du Cèdre Être Arménien au Liban

UN ENTRETIEN AVEC ANIE BOUDJIKANIAN, TRAVAILLEUSE SOCIALE À L'UNION DES ÉGLISES ARMÉNIENNES DU PROCHE-ORIENT.

Historiquement, depuis quand et pour quelles raisons la communauté arménienne s'est-elle installée au Liban ?

Les Arméniens, habitants du Haut Plateau anatolien et dont les origines remontent au IX^e siècle av. J.C. vivent depuis le début du XX^e siècle éparpillés un peu partout dans le monde et dans la petite République d'Arménie du Caucase.

Durant la Première Guerre mondiale, l'Arménie traverse l'une des périodes les plus pénibles de son histoire. Les massacres et déportations perpétrés en 1915 par l'État Turc, le Parti Jeune Turc, se soldent par l'extermination de plus d'un million et demi d'Arméniens et la déportation des Arméniens d'Anatolie et de Cilicie.

Les pays du Proche-Orient sont les premiers pays d'asile. Les provinces libanaise et syrienne de l'Empire ottoman, surtout le désert syrien, sont d'abord le déversoir de massives déportations. En 1921, à la signature de l'armistice de Moudros entre les Alliés et la Turquie, les flux migratoires comptent 150 000 survivants. Ces déracinés sont répartis entre la Syrie et le Liban à partir de 1922.

Au Liban, cette première vague de 47 000 Arméniens vient s'ajouter à la communauté préexistante évaluée

à 15 000 personnes, en majorité de rite catholique. 35 000 sont accueillis sous des tentes, puis dans des bidonvilles à proximité du port de Beyrouth. Ces habitants gagnent graduellement la ville et sa proximité, progressivement urbanisée. 12 000 se dispersent dans les montagnes.

La présence arménienne en Orient, Syrie, Liban, Jérusalem remonte au IV^e siècle, puis à l'époque des Croisés. Au Moyen-Âge, d'habiles marchands y établissant de petites colonies.

La montagne libanaise devient aux XVII^e et XVIII^e siècles, un lieu de repli pour les Arméniens catholiques, qui y créent le siège patriarcal de Bzommar en 1742. Au XIX^e siècle le Mont-Liban acquiert un régime d'autonomie et les grandes puissances européennes y imposent la présence d'un gouverneur ottoman de rite chrétien. Deux Arméniens en deviennent les premiers et derniers gouverneurs (1914).

La deuxième vague de réfugiés arméniens au Liban a lieu en 1939, lors de la rétrocession du «sandjak» d'Alexandrette (Syrie) à la Turquie. On évalue à 30 000 les évacués des sept villages de Djebel Moussa, qui sont installés par le pouvoir mandataire français au Liban, à Ainjar et à Tyr.

Une autre vague d'Arméniens arrive au Liban dans les années 1958-1975, d'Iraq, de Chypre, d'Égypte et de Syrie, plus particulièrement, pour des raisons d'ordre politico-économique. Si les plus démunis s'installent dans les bidonvilles de Bourj-Hammoud,

la plupart appartenant à la bourgeoisie se répartissent dans la capitale.

Elle représente quelque 10 % de la population libanaise. Pourquoi un chiffre aussi élevé ?

L'afflux de tant d'Arméniens au Pays du Cèdre peut trouver son explication dans les particularités qu'offrent trois facteurs dans ce pays.

La nationalité libanaise. Le traité de Lausanne, 1923, entre les Alliés et la Turquie, octroyait aux émigrés, ex-sujets ottomans, la nationalité des pays d'accueil. C'est ainsi que les Arméniens arrivés au Liban en 1922 et 1939 (avant l'indépendance 1943) eurent droit à la nationalité aussitôt installés.

Le système pluraliste, instrument de survie des communautés ethniques minoritaires. Au Liban les Arméniens n'ont pas à bouleverser leurs modes de vie, les sociétés d'accueil ayant les mêmes valeurs et croyances traditionnelles, empreintes de cinq cents ans de domination ottomane.

De plus, le Liban adopte le principe de coexistence islamo-chrétienne, société civile plurale, dans un régime démocratique où le pouvoir est partagé entre les communautés.

La pratique d'une économie libérale. Ces trois facteurs permettent aux minorités ethno-religieuses de s'aménager un assez large degré de participation aux décisions politiques. Ceci explique la présence de nombreux centres de décisions arméniens au Liban au sein des Églises et partis politiques.

Toute communauté reconnue par la Constitution jouit d'une certaine autonomie sur le plan culturel et religieux. Le statut personnel du citoyen est régi par le groupe auquel il appartient et la représentation au parlement suit le même principe.

Le Liban offre donc un système de société favorable à la préservation et à l'enrichissement de la culture ethnico-religieuse de ses minorités.

A partir de la seconde moitié du XX^e siècle, l'histoire de la diaspora arménienne du Proche-Orient a révélé que deux facteurs principaux assurent la stabilité des communautés minoritaires dans les pays d'accueil : l'insertion dans un environnement socio-économique qui leur permet de sauvegarder leur identité et le fonctionnement dans une économie de marché. Lorsque ces deux piliers sont ébranlés, la survie de la communauté est mise en cause et ses membres font appel à des havres plus rassurants. C'est ainsi qu'un lieu d'ancrage génère d'autres colonies.

Ce phénomène explique l'accroissement de la communauté arménienne libanaise estimé jusqu'aux limites de 10 %, soit 300 000, en 1974, à la veille de



Un katchkar arménien de Cilicie du XII^e siècle. (Photo Albert Huber)

la guerre sur la Terre du Liban. Durant la guerre et l'après-guerre jusqu'en 1992, nous assistons à une période de diminution progressive et généralisée de la population libanaise, toutes confessions confondues.

La communauté arménienne perd près de la moitié de ses effectifs. Ceci entraîne un affaiblissement du fonctionnement des institutions, un dépeuplement des écoles, un déséquilibre démographique, le départ des jeunes et des jeunes ménages induisent un vieillissement de la population.

Le temps de stabilisation démarre après la mise en place des processus de paix et des efforts de reconstruction du pays. L'infrastructure décisionnelle de la communauté restant inchangée, le Liban tend à récupérer progressivement son rôle de capitale de la diaspora arménienne.

La guerre de 2006 a certes remis en question le degré de vulnérabilité des mesures sécuritaires au Moyen-Orient. Toutefois, la dépression économique du monde occidental a révélé que la notion de continents pouvant offrir une économie sûre n'est plus pertinente.

Est-elle répartie sur tout le territoire ou plus particulièrement dans des régions précises ? Y mène-t-elle une vie culturelle, religieuse spécifique ?

La localisation des Arméniens du Liban se fait principalement en milieu urbain. 80 % habitent Beyrouth. Les réfugiés de Tyr se sont vite repliés sur la capitale. À Tripoli, capitale du Nord, la communauté autrefois florissante est en déclin, depuis la fermeture des raffineries et des sites d'industrie pétrochimiques. Zahlé, la capitale de la Békaa, plaine céréalière libanaise, compte toujours une petite communauté bien intégrée. Ainjar, cité plus haut, est un village ●●●



Manifestation culturelle à l'Université protestante arménienne de Haigazian au centre de Beyrouth.
(Photo Albert Huber)

●●● situé à quelques kilomètres de la frontière syrienne aux portes de Damas. Ce village autrefois marécageux, transformé aujourd'hui en bourg presque autonome, est l'unique région rurale occupée par les Arméniens. Outre l'agriculture, on y exerce des métiers artisanaux et l'industrie agro-alimentaire.

Les trois communautés religieuses arméniennes y mènent des activités éducatives, sociales, culturelles et religieuses intenses. Ainjar, avec ses ruines de l'unique Palais Omeyyade au Liban, représente pour les Arméniens un haut lieu symbolique depuis sa création il y a 70 ans.

Quel est l'apport de la communauté arménienne à la vie de la société civile, politique et religieuse libanaise hier et aujourd'hui ?

En 1925, l'arrêté obligeant les Arméniens à payer le loyer des terrains sur lesquels étaient construites leurs baraques, va amener hommes et femmes à travailler - même mal payés - pour acquérir ces terrains. Les hommes, journaliers dans la construction, principalement au centre-ville, les femmes et filles dans les travaux domestiques. Ceux possédant des métiers, cordonnerie, couture, bijouterie, mécanique ont commencé à les exercer.

L'industrialisation ne s'est développée au Liban qu'à partir de 1945-1950. En 1964, près de 14% de l'industrie libanaise est aux mains des Arméniens: confection, industrie de la chaussure, bijouterie, travail mécanique de précision, plomberie.

De nombreux membres exerçant des professions libérales et la petite bourgeoisie de commerçants et changeurs, s'acharnent à assurer l'éducation universitaire des cadets, en vue d'assurer le rehaussement du niveau socio-culturel collectif.

En 1968, la communauté compte au Liban 78 écoles de tous les cycles, un centre universitaire, 34 églises,

des projets pilotes de logements sociaux, des maisons d'édition, revues et journaux, 200 associations de diverses natures: sportive, culturelle, artistique, sociale, politique...

Les Arméniens ne vivent pas en société close, l'interaction avec la société locale libanaise est vivace. Ils sont présents partout avec leurs talents artistiques et professionnels.

La percée dans les domaines des fonctions administratives et politiques retardée quelque peu par la guerre au Liban, a refait surface depuis 1994, accentuant la contribution dans les patrimoines de l'éducation supérieure, du commerce extérieur, des fonctions législatives, de la politique et des médias.

Qu'apprécie-t-elle plus spécialement dans la société libanaise d'accueil ?

Bien évidemment cette interaction positive entre deux cultures et deux ethnies n'aurait pu voir le jour sans les valeurs essentielles et l'esprit de la Constitution écrite et non-écrite libanaise.

La Constitution libanaise permet la co-existence pacifique des 18 communautés composant ce pays. Elle préserve l'identité de chacune avec ses particularités propres dans un esprit de tolérance. Elle garantit la liberté d'expression et la liberté d'entreprise et de développement.

Qu'est-ce qui la préoccupe actuellement dans cette société ?

Aujourd'hui les Libanais vivent encore un temps de malaise, la crise d'une entente nationale, latente depuis l'Indépendance refait constamment jour.

Plaque tournante entre l'Orient et l'Occident, les grandes puissances y entretiennent des plans pour gérer le Moyen et Proche-Orient.

On trouve au Liban des factions qui, d'une part, présentent des valeurs de clans et des valeurs démocratiques et, d'autre part, aspirent à une société régie par la loi coranique ou prônent la démocratie libérale laïque.

Toutefois nous savons que la plupart des Libanais sont convaincus que ce qui les unit est plus fort que ce qui les divise. La communauté arménienne, ayant connu tout au long de son histoire des péripéties de partage entre différentes nations concurrentes, s'inquiète face au désarroi des Libanais de tout bord, à se rassembler pour préserver l'unité nationale, seule garante pour la survie de ce pays de 10 452 km², que Jean-Paul II a appelé une « Mission ».

Tout au long de la guerre et après, les Arméniens essaient d'ajuster leurs positions, afin que l'unique

vainqueur en soit la souveraineté du Liban, patrie de tous ses fils.

Quelle place prend l'UAECNE - Union des Églises arméniennes du Proche-Orient - dans le paysage chrétien libanais ? Dans la société libanaise ?

Une quadruple place.

Rôle politique. Contrairement à la Syrie où la Communauté arménienne évangélique est reconnue comme une communauté à part entière, au Liban celle-ci fait partie intégrante de la Communauté évangélique, qui regroupe sous l'égide du Conseil suprême les représentations de 13 Églises protestantes locales, l'ensemble ayant droit à un représentant au Parlement libanais.

Le président de l'UAECNE est à présent le secrétaire du Conseil suprême.

L'UAECNE exerce son rôle politique à travers deux réseaux: le Conseil suprême et ses connections avec les groupements politiques arméniens.

Rôle ecclésiastique. Sur le plan œcuménique, l'UAECNE est membre fondateur du MECC (Conseil œcuménique du Moyen-Orient) et du FMEEC (Fellowship qui regroupe les Églises évangéliques du Moyen-Orient), ainsi que membre du Conseil œcuménique des Églises, de la Société biblique. Elle joue à la fois un rôle d'initiateur de projets, ou de position tampon, ou d'interlocuteur lors de congrès œcuméniques.

Sur le plan arménien, l'UAECNE entretient avec les chefs des communautés apostoliques et catholiques locaux des relations réciproques de respect et de coopération sur les plans religieux et social.

Rôle social. Les rescapés du génocide, plus particulièrement ceux de Syrie et du Liban doivent leur survie à l'esprit diaconal des Églises européennes et nord-américaines. L'ACO en est un exemple vivant jusqu'à nos jours. L'UAECNE continue cette vocation à travers 4 institutions au Liban:

- le Service social chrétien de Trad, tributaire de l'ACO,
- le Centre pour handicapés arméniens au Liban, CAHL, de Bourj-Hammoud,
- l'Internat mixte du lycée d'Anjar,
- le Sanatorium pour tuberculeux et le Foyer de maladies chroniques d'Azounieh.

Rôle éducatif. Partant du principe que l'éducation est le principal facteur de développement psycho-socio-économique, l'UAECNE a accordé une grande priorité aux programmes touchant l'éducation scolaire -maternelle, élémentaire et secondaire- l'enseignement supérieur et la formation des cadres -la NEST:

faculté de théologie du Proche-Orient et l'université de Haigazian.

Qu'espérez-vous personnellement pour l'avenir du fragile Liban ?

Le Liban en tant que patrie: pays, population et constitution font partie intégrante de mon vécu quotidien. Le travail social que je mène principalement avec ma communauté arménienne, me met en permanence en relation avec les cadres d'autres institutions locales privées et publiques.

J'ai l'impression que tous les Libanais œuvrent dans la même direction, les moyens utilisés sont parfois malheureusement contradictoires, ce qui conduit certains au désespoir, d'autres à la résignation passive et bon nombre à l'abandon des efforts et même du pays.

Personnellement j'aime apprécier les petits efforts et espérer contre tout espoir: concertation de groupes inter-religieux pour favoriser l'entente, éducation civique à la citoyenneté pour dépasser nos égoïsmes, efforts collectifs pour sauvegarder le patrimoine national, mise en commun des expériences pour la création d'un ordre social plus juste et harmonieux. Le Liban multi-culturel est extrêmement riche en initiatives, nous devrions seulement croire que pour l'intérêt de tout un chacun, il nous faudrait nous investir dans ces lieux d'action et de partage.

PROPOS D'ANIE BOUDJIKANIAN RECUEILLIS PAR ALBERT HUBER

Beyrouth, capitale du Liban, ville du XXI^e siècle.
(Photo Albert Huber)



Bibliographie :

● Les Arméniens en Orient, Aïda Boudjikian, Hommes et migrations, Janvier-Février 1994, N° 1172-1173

● Vie des Réfugiés dans les Pays d'Accueil, l'Expérience des Arméniens du Liban

Anie Boudjikian, Chroniques Sociales Vol. V - N° 19/20-2003/2004, USJ Liban

Sam Racoubian aujourd'hui à Beyrouth.
(Photo Albert Huber)

Rescapé du génocide arménien Le fabuleux destin d'Edward Armenag Racoubian

IL A SURVÉCU PAR MIRACLE AU MASSACRE TURC DE 1915. IL A RETROUVÉ EN L'ACO UNE NOUVELLE FAMILLE SPIRITUELLE. IL N'A CESSÉ DÈS LORS DE PRÊCHER L'ÉVANGILE. IL A PASSÉ LE SOIR DE SA VIE OUTRE ATLANTIQUE. VOICI L'IMPROBABLE HISTOIRE D'EDWARD ARMENAG RACOUBIAN RACONTÉE AUJOURD'HUI PAR SON FILS SAM À BEYROUTH.

Sur les hauteurs de Beyrouth, dans les montagnes maronites, une belle maison avec jardin comme celles alentour. Sous la tonnelle, la famille Racoubian est réunie autour d'une large table garnie de plateaux de nêfles et de raisins noirs et d'une bouteille de cognac arménien. Sam, le père, directeur d'un important laboratoire médical de la capitale, est entouré de ses deux fils médecins et de son épouse. Le récit de la singulière épopée de son père peut démarrer. La Turquie, la Syrie et le Liban en sont les champs d'action.

« Je vais essayer de dire quelques mots sur la vie d'un petit garçon de 8 ans, mon père, seul survivant du génocide arménien d'une famille d'au moins une centaine de membres : des gens diplômés et cultivés, des médecins, des pharmaciens. Tous sont abattus comme du bétail sous les yeux de ce petit garçon. Son propre père Armenag est enrôlé dans l'armée et abattu, comme tous les hommes âgés entre 17 et 50 ans et originaires des villes de Sevaz et Gurun de la région de Sepasdia en Turquie. Aucun des enrôlés ne va revenir, mort ou vivant. Le reste de la population est chassé vers Deir El Zor, c'est-à-dire du centre de la Turquie vers la frontière Est du désert syrien où l'Euphrate coule vers l'Irak.

Il se souviendra toujours de ce trajet dans la chaleur, la faim et la soif comme étant celui où son oncle, le

frère de sa mère, le pharmacien de la ville, est massacré devant lui à coups de couteaux. Il se souviendra de sa grand-mère assise à terre, sans plus de force pour avancer. Il se souviendra de ses deux frères aînés qui se suicident en se jetant dans un puits profond. Il se souviendra de sa petite sœur Rosa âgée de 3 ans, arrachée des bras de sa mère par un cavalier kurde. Il survit jusqu'au terme de ce voyage grâce à sa mère qui prend un infime soin de lui. Le voyage s'achève au bord de l'Euphrate, dans les eaux duquel presque toutes les femmes âgées se jettent par désespoir.

Nouvelle naissance

Des bédouins adoptent mon père alors que, tout seul, il pleure sous la roue d'un puits. Il devient jeune berger et reste pendant 17 ans dans la région semi-désertique de Jazeera située entre les fleuves de l'Euphrate et du Khabour. Il est traité comme un esclave, mais fait le choix de ne pas s'enfuir. Les massacres se poursuivent jusqu'en 1918 et il prend l'habitude de se cacher chaque fois qu'il voit arriver des cavaliers à la recherche des Arméniens cachés dans les tentes de bédouins : tout ce qui est chrétien doit mourir !

Après trois années passées à se cacher et à fuir, après l'arrivée des Français et le départ des Turcs de Syrie,

il s'habitue à cette vie car il ne connaît rien d'autre ! Il devient, lui, l'enfant de 11 ans, un berger expérimenté se rendant seul la nuit dans le désert avec le troupeau de moutons, se battant contre les loups et les hyènes en chasse. À 25 ans, il part en ville et fait la connaissance d'un boutiquier arménien à Hasake qui l'emmène à Alep et le met en contact avec une communauté originaire de sa ville de naissance, Sepasdia ou Gurun. M. Hovagim accueille ce bédouin d'aspect arabe et lui offre l'hospitalité : il a l'air si faible et malade. Il l'envoie ainsi dans un camp d'été organisé par l'ACO à Alep. Là, mon père fait la connaissance de Miss Hedwige Bull qui va prendre soin de lui par la suite. Lors de ce camp d'été, grâce au pasteur Mihran Kasardjian, il fait l'expérience d'une nouvelle naissance, et devient un fervent chrétien jusqu'à sa mort à Los Angeles à l'âge de 93 ans. Il reste en contact étroit avec l'ACO et son envoyée d'origine estonienne : Miss Hedwig Bull qui continue à le prendre sous son aile. Après une éducation tardive à l'âge de 25 ans, aux côtés d'écoliers en culottes courtes, elle l'envoie dans une école biblique de Shemlan au Liban en auditeur libre.

Reconstruire une vie

En 1942, Frère Mihran le présente à ma mère, elle aussi rescapée du génocide avec sa propre mère et ses deux sœurs. Ma mère, jeune orpheline dont le père a également été massacré à Beylan-Iskenderoun, accepte de se marier et le couple retourne à l'ACO dans le nouveau centre de Hasake dont ils prennent la responsabilité pendant environ 6 ans. Ma mère déjà croyante s'occupe de donner les cours d'école du dimanche et rassemble de nombreux élèves dans les locaux de l'ACO. En 1949, ils s'installent à Beyrouth, à l'hôpital CMC dans le quartier chrétien d'Ashrafie. Il est intéressant de mentionner que mon père est retourné voir son père adoptif et tous les bédouins plusieurs années après son expérience spirituelle pour leur prêcher l'Évangile. Lorsqu'il a rencontré le pasteur Apraham Jizmedjian à l'École biblique Shemlan, ils ont décidé tous deux d'aller annoncer l'Évangile une nouvelle fois. Mon père y retournera une troisième fois seul, en 1962 (voir la photo ci-contre). Bien sûr cela n'a pas influé leur foi, mais ces bédouins sont fiers de lui et de leur crédit moral : ils l'ont sauvé d'une mort certaine. Je me souviens que l'un des frères du père adoptif, du nom de Khalaf, est venu plusieurs fois chez nous à la maison à Beyrouth. Cette grande famille appartient à la tribu Jbour.

La vie tourmentée de mon père nous a beaucoup affectés. Il a écrit quatre livres dont une autobiographie et trois recueils de poésie spirituelle. Plus de 40 de ces poèmes ont été utilisés pour des cantiques religieux qui sont chantés dans de nombreuses Églises arméniennes dans le monde entier. Moi-même et mes deux sœurs vivant à présent à Los Angeles avons toujours considéré notre père comme un héros. Nous l'avons admiré et le témoignage de sa foi nous a conduit aussi à suivre le Seigneur Jésus Christ. De toute évidence, il y a 80 ans, l'ACO a accompli un miracle dans la vie d'un homme perdu. Que Dieu bénisse tous les missionnaires qui ont servi le Seigneur en ces temps difficiles : Miss Hedwig Bull et Madame Tartar dont j'ai si souvent entendu parler à la maison...»

L'émotion se fait forte. Sam Racoubian n'oublie pas tous les autres pères massacrés dans l'épreuve de ce génocide qui a traumatisé l'Arménie. Est-ce cela qui le rend si pessimiste dans son analyse de la situation actuelle au Proche-Orient ? « Israël va disparaître sous une bombe iranienne, ceci avec la bénédiction des USA qui vident le Proche-Orient de ses chrétiens. Regardez en Irak. Les musulmans d'ici respectent plus les chrétiens orientaux que ne le font les chrétiens outre Atlantique! »

PROPOS DE SAM RACOUBIAN
RECUEILLIS PAR ALBERT HUBER

Edward Armenag Racoubian, le père, [à gauche] aux côtés de son père adoptif, un bédouin du désert syrien de Jazeera, [à droite] qu'il est allé revoir en 1962.



Des enfants de l'école du SAC.
(Photo Albert Huber)

créé, supervisé par l'Union des Églises évangéliques arméniennes du Proche-Orient depuis 1970. La communauté libanaise dans son ensemble et plus particulièrement la population arménienne a passé par bien des épreuves, la guerre civile, la guerre avec Israël, l'inflation qui a généré divers problèmes sociaux, auxquels le SAC, Comité d'action sociale, essaie constamment de faire face en fonction de la demande du jour.

De part son ministère, le SAC a mis en place divers services : des aides financières, une assistance médicale, la fourniture de médicaments, l'aide alimentaire sous forme de bons et de colis, la formation par des réunions de groupe à la prise de conscience sociale, un développement sain en lien avec l'éducation chrétienne. Ainsi un terrain de jeux et une école biblique fonctionnent tous les jours sur un mode ludique. Des rencontres de jeunes sont destinées aux adolescents. Un programme d'études surveillées tourne l'après-midi pour les élèves qui ont besoin d'aide aux études. Des séances de travaux manuels touchent les femmes et des classes de jeunes filles.

Offrir l'espérance et l'amour

La plupart des bénéficiaires viennent de la communauté évangélique arménienne et du quartier du Centre social de Trad à Bourj Hamoud, quartier populaire de Beyrouth. Ils arrivent avec les défis de leur vie quotidienne -des difficultés financières, le chômage, la maladie et le manque de moyens pour les traitements médicaux-, besoins auxquels le SAC essaie de répondre selon ses propres moyens financiers. La rencontre avec ces gens révèle aussi une autre dimension qui a besoin d'être prise en compte, celle d'être écouté et compris, d'avoir quelqu'un qui vous guide, qui vous accepte et vous aime de manière inconditionnelle. Voilà le ministère de l'Action sociale qui consiste à offrir à chaque personne l'espérance et l'amour donnés par Dieu.

Voici la famille C., un exemple qui permet de se rendre compte de notre travail. La mère, Madame J., est de nationalité libanaise, mariée à un Arménien. Elle a trois enfants de 10, 7 et 3 ans. Un cancer du sein a été diagnostiqué, mais elle a interrompu son traitement pour raison financière. Son mari, mécanicien auto, ne peut pourvoir aux besoins de ses enfants. La maladie de sa femme est devenue ingérable pour lui. Au cours de ma première visite, Madame J.C. s'est sentie mal. Sa santé l'a éloignée de ses enfants. J'ai fourni en priorité de l'aide médicale utile. Je l'ai mise

en relation avec un hôpital créé par le Ministère des affaires sociales qui offre un très bon service. Je lui ai donné aussi une somme d'argent afin de payer quelques factures et des frais de transport.

Confrontés à un avenir incertain

Des visites régulières m'ont permis d'approcher davantage les enfants dans cette étape difficile. Plusieurs fois, Madame J. m'a raconté que son fils s'est évanoui par manque de nourriture. Je n'ai pu m'empêcher de lui donner un peu d'argent pour acheter de la nourriture. Le père a réussi à mettre les enfants dans un internat contre leur gré. Ils s'y sont volontairement mal comportés afin d'être renvoyés par l'administration. Leur plan a réussi et ils étaient de retour à la maison au milieu de l'année scolaire. Ils ont fini par aller à une école nationale arménienne du voisinage, mais sans livres pour étudier à la maison, ni aucune aide. Je les ai aidés à acheter quelques livres et leur ai suggéré d'aller à l'étude surveillée et au terrain de jeux. Cela a été pour nous l'occasion de nouer de meilleures relations avec eux et de suivre leur développement. Ils ont échoué à la fin de l'année scolaire à cause d'un niveau insuffisant dans bien des matières. Toutefois, ils ont continué à fréquenter le terrain de jeux, et l'école biblique. Ils en aiment l'ambiance et continuent cette année à fréquenter également l'étude surveillée.



Rita Lao Mangilikian (à droite) dans une famille du quartier populaire de Bourj Hamoud aux portes de Beyrouth.
(Photo Albert Huber)

Lorsque les familles passent par des épreuves aussi dures, les jeunes sont abattus par l'atmosphère de tension. Ceux qui fréquentent le programme pour Juniors sont souvent confrontés à un avenir incertain. La plupart d'entre-eux auraient besoin d'une espérance inspirée pour leurs vies, ils auraient besoin de trouver la force d'oser rêver malgré tous les défis qui les entourent dans leur environnement. Nombreux sont ceux qui n'achèvent pas le lycée ou même le collège. Ils rêvent de travailler et de subvenir aux besoins de leurs parents, mais réalisent que leur choix n'apporte que des résultats à court terme. L'Internet et tout ce qu'il offre, la drogue, la pornographie sont un défi pour eux et pour la communauté dans son ensemble. Alors qu'ils structurent leur personnalité et choisissent le système de valeurs auquel ils vont adhérer pour vivre leurs vies, l'Action

sociale veut être présente pour offrir la Parole de Dieu pour éclairer leurs chemins. Prendre soin des besoins des gens n'est pas aussi simple qu'il y paraît: il s'agit d'une responsabilité confiée par Dieu. C'est en me plaçant humblement devant lui que je reçois la richesse de son secours. Son amour éternel me guide, il est devenu indispensable dans mon cheminement avec le SAC.

RITA LAO MANGILIKIAN
travailleuse sociale des Églises protestantes arméniennes

Accueil de personnes nécessiteuses à la permanence du SAC.

(Photo Albert Huber)



Rita Lao Mangilikian, travailleuse sociale La force d'oser rêver

QUAND LES ÉGLISES ARMÉNIENNES AU LIBAN PRATIQUENT LA DIACONIE LOIN DES LUMIÈRES DE LA VILLE...

«**M'** aimes-tu?... Pais mes brebis.» Jean 21,16. Obéir au commandement du Seigneur a un grand impact sur de nombreux groupes défavorisés, particulièrement au sein de la communauté arménienne au Liban. En 1936, Elisabeth Webb, une missionnaire suisse au cœur obéissant et aimant, a créé un jardin d'enfants pour les réfugiés arméniens démunis. Puis ce jardin d'enfants est devenu une école, et un centre social fut

Une œuvre du Synode des Églises protestantes de Syrie-Liban

Un symbole : l'hôpital de Hamlin

L'HÔPITAL D'HAMLIN
DANS LA VALLÉE
D'HAMMANA EST
CHER AU SOUVENIR
ET AU CŒUR DES
AMIS DE L'ACO...

Durant une fête restée locale et intime, cette institution a fêté son centenaire le 26 juin 2009. Le Dr. Nucho, qui, à la suite de son père, a consacré une grande partie de sa vie à cette institution, est décédé quelques jours après cet anniversaire. J'avais eu la joie de faire sa connaissance en décembre 2008, lors d'une visite au Liban. Il est passionnant de lire les mémoires de Melle Nans Groeneveld (1), envoyée missionnaire qui a séjourné à Hamlin durant les longues années sombres de la guerre civile.

Mais qu'en est-il aujourd'hui? L'hôpital, confié un temps par le Synode arabe à un groupe privé, a fermé ses portes. Il ne subsiste que la maison de retraite... Mais celle-ci est en train de redémarrer sur de nouvelles bases. Sanaa El Koreh, directrice de cette maison de retraite depuis plusieurs années, avec des moyens limités, mais avec la foi qui déplace les montagnes, travaille à la renaissance de l'esprit d'Hamlin. Entretien.

L'hôpital de Hamlin.
(Photo Albert Huber)



Je lui ai d'abord demandé comment se portait le «Hamlin Hospital». Elle m'a amplement renseigné sur le nombre de pensionnaires (47 - dont 33 relèvent du ministère de la santé local), toutes les rénovations accomplies, les salles de bain remplacées par un équipement accessible en fauteuil roulant, les lits électriques (36) qui augmentent le confort des malades et ménagent les colonnes vertébrales du personnel soignant. Elle me dit aussi que des candidats se sont manifestés pour habiter la «première classe», un étage entier en train d'être aménagé, et prévu pour une clientèle aisée, qui par ses cotisations contribuera à l'autofinancement.

Il y a plus de personnel: 24 équivalents temps plein et un pasteur aumônier, le révérend Michael Sbeit (2), veillent au bien-être des pensionnaires. Il y a plus de candidats que la maison ne peut accueillir, car plutôt que de faire du chiffre, Hamlin veille à une qualité d'accueil digne. Selon le degré d'autonomie de la personne, on pourra la recevoir ou non.

Lorsque je demande ce qu'il en est de l'esprit d'Hamlin, Sanaa se fait pensive. Sa manière d'apporter un témoignage d'amour, c'est de veiller à l'entente au sein d'une mixité voulue et assumée. Cette mixité est à plusieurs niveaux: une mixité religieuse, oui, à Hamlin, on accueille non seulement les multiples confessions chrétiennes, mais aussi les musulmans: il y a un tiers de druzes, un tiers de chrétiens, 20% de musulmans (dont un palestinien - mais pas de chiite pour le moment). Lorsqu'une personne (ou sa famille) pose sa candidature, on ne regarde ni sa race ni sa religion, la principale question que le «staff» se pose est si on pourra l'accueillir dignement. Mais aussi mixité intergénérationnelle: lorsqu'un aîné est admis à Hamlin, proches et enfants sont invités à venir passer gratuitement la nuit sur place pour que l'aîné puisse s'habituer à cette nouvelle (et souvent dernière) demeure.

À partir de l'arrière-fond de ma culture imprégnée de laïcité française, je pose la question comment l'aumônier peut faire son travail, s'il s'adresse à tous. La réponse montre bien que nous sommes ailleurs: le

culte quotidien est suivi d'un goûter où sont servis des douceurs. Tous sont invités. Ceux qui ne viennent pas, soit par choix, soit parce qu'ils ne peuvent plus se déplacer, reçoivent la visite du pasteur. Sanaa est intarissable pour raconter des anecdotes qui montrent ce mélange unique de conviction et d'ouverture: là, une chorale d'aveugles kurdes a appris et interprété des chants de Noël pour Hamlin. Ou elle parle de cette musulmane aveugle, qui vient toujours au culte, et, au moment où est prononcée la référence trinitaire, s'écrie «Allah Akbar» (Allah est grand). Ou cet important don fait par un musulman, couvrant les frais de nourriture pour un mois entier!

Sanaa a des mots pour les politiciens libanais: leur devoir est de rassembler le peuple, et pas de compliquer le vivre ensemble à la libanaise! Et elle conclut cette partie de l'entretien en rappelant qu'à Hamlin, même les morts ne sont pas séparés: il y a un seul cimetière, autant pour les chrétiens que pour les musulmans.

Sanaa, décidément appréciée au sein de son Église, fait aussi partie du comité de réflexion pour reprendre et utiliser les bâtiments de l'hôpital. Il est question d'y installer une école d'infirmière, ou un hôpital de jour, ou d'y implanter une formation qui n'existe actuellement pas au Liban: la formation d'accompagnateurs/accompagnatrices de personnes ayant atteint un grand âge.



Anie Boudjikian en visite à l'hôpital de Hamlin.
(Photo Albert Huber)



Sanaa Koreh.
(Photo Albert Huber)

La question se pose parfois à nos organismes: leur activité doit-elle être missionnaire ou humanitaire? L'exemple de Hamlin montre bien que l'un et l'autre ne s'excluent pas, et que c'est lorsque l'amour prêché est aussi mis en pratique que l'évangélisation est la plus convaincante...

THOMAS WILD

(1) *Memories of Lebanon, Wijnanda Groeneveld (alias Miss Nans), Pâques 2009.*

(2) *Dans le monde anglo-saxon, les pasteurs sont appelés «Reverend»... et on reconnaît ici la trace des missionnaires américains, canadiens, écossais qui étaient dans le Moyen-Orient au XIX^e siècle.*



« Le Liban aux multiples facettes : le quartier arménien populaire de Bourj Hamoud à Beyrouth. »
(Photo Albert Huber)

Destins Trois Libanaises, ici et maintenant

ELLES SONT ÉTABLIES EN SUISSE DEPUIS PAS MAL DE TEMPS ET S'IMPLIQUENT DANS LE QUOTIDIEN LOCAL. MARONITES ET GRECQUE ORTHODOXE, ELLES RACONTENT LEURS IMPLICATIONS CONCRÈTES QU'ELLES VIVENT COMME UNE CONSÉQUENCE DIRECTE DE LEURS ORIGINES.

Roula Lopez, aumônière de jeunesse, Villeneuve

Pas de doute, ses origines libanaises ne sont pas pour rien dans le tracé professionnel de Roula Lopez. À 36 ans, cette aumônière de jeunesse au sein de trois gymnases lausannois a mis sur pied un programme baptisé «Accueillir nos différences»⁽¹⁾ L'idée? Découvrir le monde d'une autre religion ou tradition in situ. Comprenez que Roula, maronite de naissance, embarque les jeunes, tout à fait volontaires, direction le monastère bouddhiste, le Centre islamique ou

encore dans l'une ou l'autre communauté cistercienne, protestante ou orthodoxe. Ensemble, avec les moines, l'imam ou les frères et sœurs, ils prient, puis partagent un repas. «Quand je suis arrivée en Suisse voilà 10 ans, j'ai entendu ici et là pas mal de commentaires méfiants sur



l'autre et sa croyance, raconte-t-elle. Au Liban, j'ai grandi et étudié au milieu de jeunes de multiples religions et cela n'a jamais posé de problème.» Forte de solides études en sciences des religions suivies auprès des Jésuites à Beyrouth, Roula y a enseigné la catéchèse avant de s'envoler pour la Suisse. Ici, dans les couloirs des gymnases, on attend d'elle présence et accompagnement tant pour les élèves que pour leurs enseignants. «Malheureusement, c'est souvent lors de situations assez malheureuses, comme accidents ou suicides, que j'interviens, note-t-elle. Mais je n'attends que le moment pour partager la présence de Dieu dans la joie. Parce qu'il aime l'humain aussi quand il est heureux!»

Cathia Damien, médecin dentiste, Genève

Quand elle évoque ses souvenirs d'enfance religieuse, Cathia Damien évoque des senteurs des volutes d'encens et de l'harmonie des chœurs. Des paroles en syriaque aussi, aux accents mélodieux qu'elle ne comprenait pas. De ses parents maronites, elle reçoit l'enseignement, doublé par celui des sœurs dans l'école privée où elle suit sa scolarité. «Les dimanches, c'était la messe quasi obligatoire», se souvient-elle. Baptisée bébé, Cathia Damien vit sa première communion au pays. A 26 ans, guerre oblige, la jeune femme, devenue médecin dentiste dans l'intervalle, s'envole pour la Suisse où elle est installée depuis 21 ans. Si elle se dit non-pratiquante, Cathia se rend de temps à autres à la messe maronite célébrée à Genève tous les deux mois. «Je me retrouve dans la liturgie catholique, la foi dans laquelle j'éleve mes filles. Mais les messes maronites, c'est autre chose. J'y retrouve mon enfance, et un brin de nostalgie heureuse.»



Céline El Debs, analyste financière, Genève

Depuis son départ du Liban en 1975 -elle avait 8 ans-, Céline El Debs a vécu aux quatre coins du globe. France, Suisse, États-Unis, Angleterre, puis re-Suisse où elle s'est installée voilà 12 ans. C'est dire qu'elle se sent d'un peu partout, mais Libanaise avant tout. Il y a deux ans, suite aux événements tragiques qui se déroulent au Liban, Céline et quelques amies décident de s'investir. Elles créent une association à but non lucratif, Think Lebanon (2), avec un concept simple: apporter un soutien pratique à des associations caritatives au Liban en organisant des manifestations culturelles en Suisse. Ou comment encourager la créativité, la paix, l'espoir et la réconciliation par le biais de l'art tout en récoltant des deniers. «Les repas de gala, c'est très bien, mais on connaît le menu par cœur.» Depuis deux ans, la présidente de Think Lebanon s'active à faire connaître d'autres facettes de son pays. En diffusant des films libanais mal, voire pas distribués en Suisse ou encore en invitant des artistes libanais. Au final de chaque soirée, le bénéfice prend le chemin du Liban. Grecque orthodoxe, Céline travaille au comité de Think Lebanon avec des personnes maronites, catholiques, chiites ou encore sunnites, «ça s'est fait tout seul: au Liban, on a l'habitude de se mélanger.» Côté jardin et vie spirituelle, la jeune femme retrouve des goûts d'enfance dans les murs de l'Église grecque orthodoxe de Chambésy, à deux pas de Genève. Que la liturgie s'égrène en français, en arabe ou en russe, qu'importe: «L'émotion est la même. Quand on connaît les rituels, on sait où l'on en est et vers quoi on se dirige.»



SYLVIANE PITTET

DM-échange et mission, Lausanne

(1) www.accueillirnosedifferences.ch

(2) www.thinklebanon.ch

« Un culte le dimanche à Zahle au Liban :
une cérémonie solennelle avant tout... »
(Photo Albert Huber)



Presbytérien ou apostolique Vous avez dit culte ?

AU PAYS DU LEVANT,
LE MODÈLE
PROTESTANT
SE DÉCLINE À
L'INTERNATIONAL.

En décembre 2008, j'étais à Beyrouth, et, en passant devant une église, j'ai entendu une répétition d'une chorale: elle chantait - en arabe - la mélodie de «Douce nuit» (Stille Nacht). Quelques minutes plus tard retentissait l'appel à la prière du Muezzin, venant de l'une des mosquées de la capitale libanaise. Voilà le charme et le mystère de ce pays oriental, où se côtoient depuis des siècles des traditions religieuses nombreuses et diverses. Lorsque la paix règne, quelle beauté, mais lorsque les conflits ne trouvent pas à se résoudre pacifiquement, quel acharnement!

Je n'ai assisté qu'à deux cultes au Liban: l'un dans la paroisse de Rabieh, faisant partie du «Synode presbytérien arabe» (NESSI), l'autre à l'Église apostolique arménienne. La paroisse de Rabieh accueille les couches supérieures de la population: de nombreuses voitures amènent les participants au culte, le lieu lui-même obligeant à passer devant une guérite où se tient un gardien. L'église est moderne, claire, bien équipée, avec un bon piano, une sonorisation efficace, et même la climatisation. On est un peu surpris de voir le cantique en arabe, avec la première page situé à ce qui pour nous est la fin du livre et avec les partitions qui partent dans le mauvais sens d'un point de vue occidental. Autre surprise, le nombre de mélodies connues par l'occidental et adaptées aux réalités d'ici. Le culte rassemble les familles entières, il y a beaucoup de jeunes, les enfants aussi ont leur place, ils quittent l'église à un moment donné pour participer à l'école du dimanche. Liturgie et prédication sont au centre du culte... rien de bien surprenant. Le jour où j'ai participé à ce culte, il y avait un repas paroissial, et c'était l'occasion pour tous de prolonger cette rencontre par un

temps de convivialité chaleureux. Bref, une fois les premières impressions dépassées, on se rend compte à quel point le modèle protestant se décline à l'international!

Toute autre est la messe arménienne traditionnelle: on m'avait prévenu, cela dure longtemps. Et c'est vrai que les lentes mélodies, l'encens, les liturgies chantées, demandent beaucoup de patience au luthérien nerveux que je suis. La messe était dite en l'honneur de la Fondation Karagoesian - cela arrive une fois l'an -, et l'un de ses responsables, le pasteur Robert Sarkissian, m'avait emmené. Cela m'a rappelé un culte similaire, vécu à Istanbul. Il ne faisait pas bon sortir son appareil photo dans cette autre église: tout de suite, nous étions interpellés, pour qui, pour quoi? Et j'ai vu dans cette assistance des participants africains - dont je devinais qu'ils venaient d'Éthiopie. Car il y a une certaine proximité entre l'Église apostolique et l'Église orthodoxe. Et là, je me suis rendu compte à quel point l'Église apostolique arménienne, qui a résisté héroïquement à tant de persécutions et d'oppressions, a du mal à s'adapter à une certaine modernité. Mais cette manière si peu protestante de célébrer a aussi son sens...

Dans le contraste entre ces deux réalités, on peut deviner à quel point la réalité d'Église est multiple et diverse. Le culte est-il avant tout cérémonie solennelle, visant à établir une passerelle entre l'au-delà et notre pauvre humanité? Ou est-il temps de réflexion, de rencontre et de fête, comme le pensent les protestants? Dans des lieux où l'islam joue un grand rôle pour rythmer la vie quotidienne, la première option est culturellement probablement mieux acceptée que l'option protestante, qui de son côté propose une alternative à un rituel figé...

THOMAS WILD

A nos lecteurs Le Levant à venir

Vous avez entre les mains la nouvelle formule du Levant : un 24 pages - au lieu des 8 pages habituelles - réalisé en collaboration avec l'ACO Suisse et son Département missionnaire DM-échange et mission.

Depuis 1923, *Le Levant* informe périodiquement les amis de l'ACO sur la vie et la foi des Églises partenaires. L'année 2009 aura marqué un changement dans cette continuité! Les lecteurs du *Levant* ont eu de quoi être dérouterés: ils ont reçu un numéro spécial ACO de *Mission*, le mensuel du Défap - hélas sans référence explicite au *Levant* - puis deux numéros de l'*Église Missionnaire...* avec des articles ciblés ACO. Voici l'explication: le coût du *Levant* est devenu lourd à porter pour le budget: nous avons perdu le numéro de commission paritaire. Cela a considérablement renchéri le coût de l'envoi. En 2008, nous avons donc réduit le nombre de numéros de 4 à 3 et en 2009, en attendant le résultat des réflexions en cours, nous nous sommes rapprochés des journaux partenaires.

En septembre, les partenaires missionnaires des Églises régionales sont tombés d'accord pour une formule plus cohérente. Les publications suivantes fusionnent : *Le Levant*, *La lettre de Mission 21* (Mission de Bâle), *Le Flash Missionnaire* organe du service missionnaire régional. Elles rejoignent l'*Église Missionnaire* pour l'information missionnaire au jour le jour, pour alimenter la réflexion dans les paroisses et l'intercession.

Pour sa part, à l'occasion de la journée de la Règle d'Or, l'ACO prévoit de publier un seul dossier thématique annuel plus conséquent, à durée de vie plus longue, en collaboration franco-suisse renforcée (1). On y trouvera des informations de fond sur l'Orient, sur la vie des chrétiens dans les pays à forte majorité musulmane, les relations islamo-chrétiennes, et une analyse des enjeux qui sous-tendent nos projets. Le présent numéro en est l'amorce.

Nous invitons les paroisses et les individus à s'abonner aux deux publications, qui seront complémentaires... et globalement peu chères (2) : une carte pour le téléphone portable coûte plus! L'*Église Missionnaire* pourra être distribué à la sortie du culte, aux conseillers presbytéraux, *le Levant* pourra être mis en vente dans les ventes paroissiales, figurer dans les bibliothèques d'Église et aussi être offert aux personnes intéressées.

LA RÉDACTION DU LEVANT

(1) *Levant*, nouvelle formule: 1 abonnement annuel: 4€, disponible à la vente au numéro.

(2) *Église Missionnaire*, nouvelle formule: 1 abonnement annuel collecté: 2,50€ (concerne les paroisses qui gèrent un abonnement collectif, distribué aux responsables, et/ou à la sortie du culte), 1 abonnement annuel individuel: 5€, port compris.

L'ACO recrute

L'Action chrétienne en Orient cherche un couple d'envoyés pour l'Égypte.

Pour lui: soutien en français au New Ramsès College.

Pour elle: aide aux devoirs de français et à la vie quotidienne à l'orphelinat Fowler.

Statut de Volontaire du Service International (VSI).

Niveau scolaire & universitaire: bac +3 minimum, expérience d'enseignement et /ou d'animation indispensable.

Entrée en fonction: 1^{er} septembre 2010.

Le contrat de base est de deux ans, à négocier.

Contacts : ACO tél. 03.88.40.27.98.

ACO :
7 rue du G^{al} Offenstein
67100 Strasbourg
Tél. 03 88 40 27 98
aco.france@gmail.com
www.aco-fr.org
CCP:
135 36 Y Strasbourg

DM - échange et mission :
Chemin des Cèdres 5
CH 1004 Lausanne
Tél. 021 643 73 73
Fax 021 647 36 01
E-mail :
secretariat@dmr.ch

Directeur de la publication : Albert Huber
Rédacteur :
Thomas Wild
Dépôt légal :
4^e trimestre 2009

Imprimerie VALBLOR
6 rue Louis Ampère
67400 Illkirch

Abonnement 2010 :
Le Levant : 4€
Église Missionnaire, individuel : 5€
collecté : 2,50€
(à partir de 10 exemplaires)

NOM

Prénom

Adresse

s'abonne au Levant au prix de 4€.

s'abonne à l'Église Missionnaire au prix de 5€.

Date :

Signature :



...Berceau des Cèdres,

Liban lumineux...

Sois toujours de la concordance l'abri pacifique,

Le havre d'amour,

Et la forteresse vigilante et sûre,

Où les minarets

Accostent les clochers,

Et tous ensemble, d'une même ferveur,

Elèvent leurs prières,

Ardentes et sincères,

Vers le Créateur...

Yervant Karadjian, poète arménien libanais, Tu Ressusciteras, Beyrouth, 1975.